

Correspondance

Le compositeur Erik Satie ne supportait autrui qu'à distance, d'où son recours au courrier, qui reflète, comme sa musique, son humour et sa dérision. PAR CLAUDE ARNAUD

Satie en homme de lettres

Archives

Cela fait un quart de siècle qu'Ornella Volta se consacre à Erik Satie. A force de traquer les derniers témoins et de fouiller les archives, du Vieux Monde au Nouveau, elle a rassemblé un fonds considérable qu'on peut consulter depuis juin à l'Imec (Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine). Elle connaît presque heure par heure l'emploi du temps et les pensées les plus secrètes de cet anti-maître, comme les misères qui affermirent sa sainteté ironique. Légère pour qui découvre Satie écrivain, exhaustive pour qui voudrait s'immerger dans les abîmes d'une érudition sans faille, son édition critique s'impose comme une merveille de précision gracieuse.

Le piano solitaire de Satie fait désormais partie du paysage, tout comme les « melons » volants de Magritte. Assagis par les radios qui en abusent, ses « Gnossiennes » et ses « Gymnopédies » ronronnent tels des jingles à nos oreilles. Ce quasi-mendiant ne connut pourtant qu'un seul enregistrement de son vivant, et vécut chaque concert comme une aubaine. Les compositeurs qu'il influença, de Debussy à Ravel, cherchaient régulièrement à imposer son nom; les critiques persistaient cependant à ne voir en lui qu'un « fumiste » issu des bastringues montmartrois, une « mystique andouille » (Willy) ou un raté. Auto-dévaluée par des titres loufoques – « *Airs à faire fuir* » – et des indications de jeu délirantes – « *Très penaud et bête* » –, sa musique semblait même vexer jusqu'à ses commentateurs. N'était-il pas retourné de lui-même apprendre, à 39 ans, la composition à la Scuola cantorum?

Sa correspondance « presque complète » illustre aujourd'hui la radicale étrangeté de sa démarche. Sans bouleverser la compréhension qu'on a de sa musique – Satie détestait, à l'anglaise, s'expliquer –, elle rend la poignante obstination à se faire entendre d'un créateur à qui manquaient ce bagout et cette âpreté marchande si utiles pour s'imposer. De façon presque suicidaire, Satie commença même par infliger aux critiques musicaux, à l'Académie, aux directeurs du Conservatoire et autres salles de concert une grêle de lettres insultantes, de cartes « satiriques » et de bulles d'excommunication émises par une extravagante Eglise dont il était le prophète, le grand Inquisiteur et l'unique dévot. Calligraphiées à l'encre rouge en gothique, ces missives sanguinolentes pouvaient menacer le critique Willy d'être « *abîmé, étranglé et puis enfoui* », cingler un bienfaiteur insuffisamment généreux, comme maudire pour l'éternité Saint-Saëns – bref tout ce qui aurait pu asseoir sa réputation ou beurrer ses épinards.

L'anticléricale Satie fut ainsi, des années durant, « l'Épée bouillante » qui tournoyait au-dessus de



Erik Satie par Picasso (1920) ■

Paris, l'ange exterminateur dont le Verbe tranchait les têtes rétives à « Le » comprendre en « Son entier ». Une croisade qui déboucha sur des années de vaches maigres, une retraite dans un taudis d'Arcueil-Cachan libéré par le clochard Bibi la purée, et d'interminables marches zigzagantes (rhum, fine, quetsche...) à travers la capitale endormie. Trente ans de dèche que n'assouplirent ni le succès de scandale de « Parade » ni les efforts orchestrés par Cocteau et le groupe des Six.

Organiste au cabaret du Chat noir

Que Satie appelle « *ma bonne dadame* » une de ses mécènes, ou qu'il confesse à l'impérial Diaghilev une de ces coliques « *qui vous mettent un homme hors de lui* », c'est le rire qui domine ici. Un rire *hénaume*, dévastateur, comme la lecture en suscite rarement. D'abord organiste au cabaret Le Chat noir, dont le Collège de pataphysique perpétue l'esprit *farce*, Satie aura tiré le meilleur de cette école d'irrespect généralisé, rejoignant par ses missives bouffonnes ►